

1940

II. L'ÉPREUVE

Le 5 ~~juillet~~ ^{juin} 1940, à environ 4H30 du matin, l'apocalypse est tombée sur nous. En effet je crois qu'avant ces faits et depuis le commencement de l'humanité, aucune oreille humaine n'a pu entendre un pareil bruit. A cette seconde en effet, des centaines de canons sont entrés en action pour la plus formidable préparation d'artillerie encore jamais réalisée jusqu'à ce jour.

Ahurissant de précision, les premières rafales tombent à 4 mètres environ, je saute dans mon trou individuel comme un automate et ceci d'instinct au départ des premières salves.

Puis je crois vivre mes derniers instants : 2 m, 0 m, 2 m arrière, 4 m arrière ...etc... etc, puis le retour : 4 m, 2 m, 0 m et à l'avant, puis le retour : 4 m, 2 m, 0 m à l'arrière, ainsi de suite pendant combien de temps ? Une éternité.

Raaa-flat, raaa-flat, raaa-flat... Les salves se succèdent à la cadence d'une seconde et demie, exactement le même bruit que lorsqu'un vigneron lave son tonneau avec une chaîne, mais évidemment le bruit est amplifié 1 000 fois.

Nota : d'après mes calculs, en 2 préparations d'artillerie, nous avons reçu 4 obus par mètre carré. Cela représente 400 obus sur la surface d'une villa moyenne (exemple celle de Gilbert).

Ah ces départs, ces départs !!! J'ai conservé pour toujours ce bruit terrifiant des départs. Les arrivées sont, ou tout au moins semblent moins terribles. En effet, je sais que le mort ou le blessé n'entend pas l'obus qui le touche.

Or, je ne sens rien, je me fais tout petit bien qu'à chaque rafale, je sois soulevé, plaqué « cul sur tête », face à ce je crois être déjà l'éternité.

Je pense à ceux qui m'aiment. Je pense que le bouton est appuyé, qu'aucune autre force, qu'aucune somme d'argent, qu'aucune prière ne me sauveront de la mort, quelle tristesse !...

Je me rappelle qu'au catéchisme alors enfant, le curé nous disait de réciter l'acte de contrition en cas de danger. L'acte de contrition : impossible de m'en rappeler.

J'essaie comme un « chiasseux » le Notre Père : « Notre Père... » ... raa-flat, « Notre Père... » ... raa-flat « qui êtes aux... » ... raa-flat, raa-flat... Ca part, ça revient toujours.

Quels sont donc ces gens pour avoir une pareille précision, pas un mouchoir de poche n'échappe et toujours raa-flat... raa-flat...

Le camarade qui est à ma droite est touché. Bien qu'il soit presque sectionné au ventre, je l'entendrai gueuler longtemps, longtemps. Il nous fait part de son agonie : « Ne me laissez pas, ne me laissez pas... ». J'y vois tout bleu, j'y vois tout bleu !... A terre, ses entrailles, sa merde, et son sang... Qu'importe toujours raa-flat, raa-flat, qui monte et qui descend je répète avec une incroyable précision.

II

C'est au tour de celui qui est à ma gauche d'être touché. Il s'est jeté sur moi dans mon pauvre trou. Il est très gros, il reste presque pendu au dessus moi, une rafale le touche à ce moment, les fesses emportées il saigne comme un cochon. C'est alors que très peureux de nature, il manifeste un grand courage. Et parmi le vacarme infernal, il me dit « prends une bouteille dans ma poche, c'est de la gniole, bois-en un coup et tu m'en donneras... ». (*)

* Il s'appelle Beaujart, il a eu la chance d'être évacué et est actuellement toujours vivant. Il réside dans l'Ain.

Et toujours raa-flat, raa-flat... Un homme bondit sur mon trou, devenu fou, il se mutilera la main gauche avec son fusil (Besson) se disant « le dur », volontaire dans le corps franc ! pendant la guerre belottée, mais peu brillant dessous le déluge de fer et de feu !). Une deuxième homme terrorisé en fera autant (Besson).
Voilà deux jolis cas de conseil de guerre (*).

Ca s'est vraiment bien passé dans cette guerre-ci... Raa-flat, raa-flat... pendant des secondes interminables, l'attente de la mort... « chiasseux, pêteux », pauvre type cruellement affecté en pensant à ceux qui m'aiment (ce qui m'a été le plus cruel, c'est de penser à l'immense chagrin de ma mère : Pourquoi pense-t'on surtout à sa mère ?)

J'essaie toujours de réciter le « Notre Père » mais l'instant est à l'apocalypse, il n'y a plus d'arbres debout. La forêt est devenue une prairie, jonchée de branches.

Mais d'un seul coup, comme pressé par un bouton : le SILENCE TOTAL !... Silence effrayant dans l'attente d'une autre catastrophe.

Une immense clameur et les voilà qui donnent l'assaut. Ouf ! Quel soulagement. Quoi qu'il arrive cette fois, ce n'est plus de la mécanique, cette fois c'est de la viande et on va pouvoir répondre à cette bande de sauvages.

Je sors de mon trou, à moitié saouï. En effet, l'odeur de poudre en suspens nous saouïe. Mon ami Dechandon a empoigné le fusil mitrailleur. Je me contente de mon fusil. Le plus près va être le bon. Je vise, je tire (croyez-moi, une fraction de seconde avant de presser la détente, ça a été plus fort que moi, j'ai levé le canon au moment de tirer). Ce geste imprévisible explique bien la mollesse de nos sentiments, sentiments peut-être Chrétien ?...

Je me suis repris par exemple au second coup. Puis ça a été la furia. Je me suis jeté sur le tromblon et sans arrêt, sans arrêt pendant plusieurs heures, j'ai tiré, tiré, tiré, presque en vertical, un paquet de « boches » étant à 20 mètres dans un bosquet. D'après les hurlements, ça ne devait pas aller tout seul chez eux non plus...

Toutes leurs tentatives pour passer ont échoué.

Quant à nous, dessous des avalanches de grenades (j'ai vu autour de ma ceinture et en même temps, 2 manches de grenades qui sautaient). Aucun de nous deux n'a été touché (Déchandon).

(*) D'après Besson, ce ne sont pas deux qui se sont mutilés, mais quatre.

03/04/1999



Nous nous sommes si bien défendus que le soir, la partie a été remise pour le lendemain. Pourtant ce sont des torrents de balles que nous avons reçus également. Les balles, c'est de la rigolade à côté de la mécanique des canons.

Des dizaines de fois, j'ai pour ma part senti le vent du passages de balles, sans pour cela en être incommodé. De plus, grisé par cet espèce de succès, le moral va mieux. Ca gueule toujours autour de nous, nous avons une espèce d'acalmie de la part des Allemands. Nous entendons très distinctement les chefs arranger leurs soldats, qui somme toute ont pour le moment une pièce au cul.

J'en profite pour essayer de trouver un autre fusil (c'est un modèle spécial pour tromblon, c'est à dire renforcé par de fortes ferrures). En effet je ne peux plus tenir le mien, le canon est rouge sombre et il donne des signes de fatigue et j'ai peur qu'il m'éclate dans les mains, car avec l'obus V.B. dont je le charge, c'est dangereux.

Après l'avoir dit à Dechandon, je saute hors du nid, debout comme un grand, la fusillade reprend. Je crois que les Allemands me voient. Qu'importe, aussi vrai que j'écris ces notes, une sorte de grande fierté me prend (bêtement peut-être, mais c'est ainsi). En ce moment, j'écrase, oui j'écrase les allemands de mon mépris.

Sans me baisser, debout, oui complètement debout (ça ne sert à rien de se baisser). Tous les copains que je vois en passant dans leurs trous sont stupéfaits et restent médusés lorsque je leur dis « *alors ça marche !* ». Parmi les balles qui continuent à siffler, j'arrive au trou du Lieutenant (Brunel). Je le trouve ~~troué~~ Quand il me voit, il n'en croit pas ses yeux et malgré ses souffrances (il est assez gravement blessé), il me crie dans le vacarme « *Néanne, planque toi, planque toi, tu es fou ... etc* ». Toutes les caisses de grenades à main ont sauté, touchées par les obus.

Je ne sais pas comment je me suis procuré un nouveau fusil V.B., mais j'en ai ramené un. J'ai fait le voyage, 60 - 70 mètres aller et retour, toujours complètement debout, à travers les sifflements, sans une égratignure. (témoins : Lieutenant Brunel, Dechandon, Caporal Brunel, Dizain, Poncet, Lambin, Besson ... etc... etc... etc...)

Après mon retour, dans notre nid, Dechandon me dit : « *il se trame quelque chose* ». Je lui dis : « *je vais aller voir au bosquet, tu me couvriras à mesure de mon avance avec le Fusil mitrailleur* ». Ce qui fut fait, je sors du nid dans un espèce de sentier et ce, le plus discrètement possible, protégé je pense, j'espère par la végétation, tout de même inquiet vu mon armement qui se composait de seulement une grenade défensive à chaque main. En cas de coup dur, je ne voulais pas m'alourdir, et je comptais surtout sur mon agilité.

Bref, je n'ai pas moisi très longtemps. Je n'ai pas osé non plus pénétrer dans le bosquet. J'ai simplement compris qu'il y en avait de partout, bien camouflés et tenant plutôt un espèce de conseil pour un assaut futur.

J'étais à peine revenu dans notre nid que je vois un chleu visiblement perdu dans le sentier que je venais de quitter, et le plus fort, il me tournait le dos à 15 mètres environ. Je saute sur Dechandon qui regardait ailleurs. Mais nib, il ne l'a pas vu tout de suite. J'ai bien tiré au fusil, mais le temps de le prendre... Le chleu était évaporé. Enfin nous avons eu bien du plaisir

03/04/1999

ARRÊCHALERIE - SERRURERIE
 AIMÉ NÉANNE
 TREIZÉ (Rhône)
 R. M. Villefranche 2013

IV

(Dechandon) à vider 2 ou 3 chargeurs à l'endroit de la disparition, et moi j'ai remis la gomme avec mon nouveau V.B. presque en vertical. Vous parlez si ça gueulait dans le bosquet ! Je crois que la journée s'est achevée ainsi, il n'y a pas eu d'autre assaut et il se faisait tard.

Nous n'étions pas très emballés il faut bien le dire en pensant à une nuit sûrement peu agréable. Et surtout gare au lever du soleil (la mécanique des canons) !

Déjà la nuit était venue. Le réglage des tirs chez eux a dû commencer, car de temps à autre des balles traçantes étaient envoyées. A ce propos, j'ai été surpris de la lenteur de ces balles dont nous suivions l'évolution avec intérêt et angoisse pour le lever du jour prochain...

6 juin 1940 : 4 heures et demie, répétition générale. Une seconde apocalypse, de nouveau l'enfer ... raa-flat... raaa-flat... Même vigueur, même cadence de tir (la chaîne dans le tonneau). Aux premières salves, le fusil mitrailleur est touché, le cache flamme est sectionné, le canon est tordu. Quelle catastrophe pour nous (le cache flamme a été emporté par Dechandon, il doit l'avoir chez lui en souvenir).

A noter à cette deuxième préparation d'artillerie, je ne sais pas les copains qui restent, mais quant à moi j'ai moins peur. On s'habitue à tout... Toutes les une seconde et demie les départs, ces départs terrifiants je répète de précision. Combien resterons-nous après cet enfer. Pourtant un sentiment étrange s'empare de moi. Oui, j'aurai voulu être à 100 kilomètres d'ici d'un côté et en même temps, j'aurai voulu rester pour voir la suite de ces faits hallucinants. La mort, l'éternité, les historiens disent tous que la terre tremble. C'est faux la terre ne tremble pas, elle « tangué ». Nous sommes sur un bateau. Les souffles nous soulèvent, nous plaquent. L'air est opaque et pendant des minutes les billes et les éclats d'obus retombent morts.

Combien de temps cela dure ? Je ne sais pas mais c'est un temps pour nous d'éternité.

Comme la veille, d'un seul coup, le silence effrayant, prélude de nouvelles catastrophes.

Une nouvelle interminable clameur et les voilà qui remettent la gomme.

Nous avons immédiatement, Dechandon et moi, sauté dans notre nid. Désolant spectacle que notre fusil mitrailleur qui n'est plus utilisable.

Une fois de plus, je me dévoue cette fois pour aller en chercher un autre. Même topo : debout, je cours chez le lieutenant qui encore une fois n'en revient pas.

J'ai eu cette fois un fusil mitrailleur de la section d'à côté. Comment ? Je ne m'en souviens plus. Dechandon est très heureux. Il se remet au boulot tandis que moi je reprend le tromblon. Mais bientôt plus d'obus V.B.. Alors Médor à ses risques aussi va m'en apporter en rampant, malgré la peur bien légitime qu'il peut avoir, plusieurs voyages. Il m'en faut, il m'en faut. Dans ses gestes imprécis, je reçois un V.B. sur la bouche. J'ai cru que c'était un éclat, mais bien vite j'ai repris mes esprits. Dans sa précipitation (Brunel dit Médor) avait balancé comme il pouvait dans notre nid. (Le Caporal Brunel est mort en captivité).

J'ai fait la promesse d'aller voir sa mère à Sainte Colombes les Vienne si je m'en sortai (promesse exécutée).

03/04/1999

MARÉCHALERIE - SERRURER
AIMÉ NÉANNE
THEIZÉ (Rhône)
R. M. Villefranche 2.573

Combien de morts, combien de blessés dans cette seconde journée ? Je l'ai toujours ignoré...

Vers 4 heures de l'après-midi environ, je vois arriver ce brave Poncet. Il était revenu sur ses pas (ça a été gentil de sa part) pour nous dire que tout le monde était replié. C'était un comble! Nous n'étions restés que tous les deux, Dechandon et moi, pour défendre les passages. Ayant les boches de tous les côtés, nous avons alors effectué un saut qui peut ensemble, et sans fierté bien entendu. Sans l'ami Poncet (*) nous aurions été pris au piège.

(*) Rectificatif : Lors de notre entrevue avec Besson (Maire de Meys, Rhône) - témoin Gabrielle Néanne - Besson m'a soutenu que c'était lui même qui s'est dévoué pour nous avertir que tout le monde était parti. Ce qui peut être vrai, car dans la confusion, j'ai très bien pu mal interpréter les personnages.

C'est Besson qui parle : « *je peux te dire en même temps que tu étais pris en joue par un chleu pas loin et c'est probablement ce mouvement rapide de repli qui t'a sans doute sauvé la vie* ».

Personnellement, moi je ne l'ai pas vu.

Tous ne se sont pas sauvés :

Après l'avertissement de Besson (ou de Poncet), nous sommes partis en catastrophe. J'étais très furieux et dans l'ambiance, pour la première fois, j'ai senti le vent de la panique. En sautant un monticule, je perds mon révolver d'ordonnance, mon cher révolver qui, je le savais, disposait encore de cinq balles et qui était pour moi très précieux en cas de danger ou de souffrances extrêmes.

Après avoir fait quelques dizaines de mètres dans un saut qui peut général, je reste stupéfait de ce que je vois, et je suis pris d'une grande émotion, en effet :

Devant moi, trois hommes et un mortier : 1 lieutenant jeune, debout, carte en main impassible, égrenant ses ordres de graduation comme à l'exercice. Couchés, les deux servants du mortier, qui sans arrêt chargent et tirent.

Sur ordre, ou peut-être sans ordre, ces gens là ont accepté le sacrifice suprême. Ils savent qu'ils ont peu de chance de survivre, mais ils continuent à protéger les fuyards. En somme ils savent qu'ils vont mourir

QUELLE GRANDEUR !

Violamment ému et brassé, un instant l'idée de rester avec eux me vient. Puis l'instinct de conservation est le plus fort. Je pense que « ma barraqua » ne durera pas, et je rejoins les autres qui sont déjà devant. Nous fuyons sans fierté.

Je pense que ces trois hommes appartenaient au 99 RIA. Il doit être possible de retrouver leurs traces dans les archives du régiment. D'après Besson ils étaient tous de la région de Villefranche.

Vous, Jeunes gens, Vous, jeunes ménages qui avez lu ces lignes terrifiantes : n'écoutez pas les entraîneurs d'hommes, qu'ils soient :

- politiques
- traditionnels
- religieux.

03/04/1999



III. QUELQUES NOUVELLES OFFICIEUSES DES COMBATS DU 5 ET 6 JUIN 1940

Les Allemands auraient relevé 1 400 tués chez eux.

Le secteur était composé du 99 RIA dont je faisais partie et du 97 RIA qui était à notre droite, et d'autres ??...

Tout comme un toréador, j'espère bien avoir droit dans le tas à une douzaine d'oreilles de chleus ! Et je pense que si tous les Français en avaient fait autant :

LA PAIX SERAIT FAITE POUR 1 000 ANS ...

Témoignage d'un sous-officier d'artillerie, Claudius Vapillon (décédé depuis à Oingt) :

Il raconte (témoin Gabrielle Néanne) :

« Après avoir tiré nos derniers obus (en contre batterie). Nous pleurions tous ensemble de rage, en assistant impuissants à l'agonie des régiments d'infanterie qui se trouvaient à quelques centaines de mètres devant nous. Spectacle dantesque où nous voyons la topographie des lieux changer d'instant en instant ! »

Ceci est clair et se passe d'autres commentaires.

V. CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LES BLESSURES

Lorsqu'un éclat d'obus atteint une victime, il est à la température d'environ 600 à 800 degrés. C'est à dire qu'il est porté au rouge sombre.

Cet éclat se refroidit dans la chair du blessé :... Quand le métal est refroidi, l'emplacement de la blessure est « nécrosé », c'est à dire que c'est irrémédiable. Les cellules calcinées sont mortes. Si le blessé n'est pas secouru, il sera rapidement envahi par la gangrène.

Comme on est loin des belles images d'Epinal où l'on voit un jeune soldat qui tombe le front troué par une balle !

VIII

1945

**VILLA HONTE DE LA FRANCE (HAVELBERG - ALLEMAGNE - A LA JONCTION
DE L'ELBE ET D'UNE RIVIERE (peut-être la Sprée).**

Le 5 ou 6 mai 1945 (témoin : Poncet Henri à Viollet - Loire).

Depuis un quart d'heure, les armes se sont tues. Environ 1 000 soldats allemands se sont assis, leurs armes à terre. Etrange, le silence est total.

A terre, les morts : 2 russes pour 1 allemand environ.

Nous sommes spectateurs, Poncet et moi, à l'arrivée d'une compagnie russe en très bon ordre de marche, commandée par un jeune capitaine (certainement plus jeune que moi).

A notre vue, nous sommes à 5 ou 6 mètres, il stoppe sa compagnie « Halte ! ». Il se dirige vers nous, et j'ai vu tout de suite que c'était vers moi. Il arrive devant moi, il m'arrache ma croix de guerre que j'ai sur la poitrine et me dit en russe (je suppose) : « vous les Français, vous n'avez pas le droit de porter ça ». Il a sa mitrailleuse à la main droite, il jette ma croix de guerre à terre et la piétine.

Quelle honte pour la France !

C'est alors que j'ai pensé au « vase de Soissons ». Allait-il me fracasser la tête ? Qu'importe, je me suis baissé et ai ramassé ma croix devant lui. Et ça en est resté sur ces gestes...

Il a dit (le capitaine russe) : « en avant » et la compagnie est repartie.

